

Werk

Titel: Noms épiques entrés dans le vocabulaire commun

Autor: Counson, Albert

Ort: Erlangen

Jahr: 1907

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345572629_0023|log46

Kontakt/Contact

Digizeitschriften e.V.
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

✉ info@digizeitschriften.de

Noms épiques entrés dans le vocabulaire commun.

Par

Albert Counson à Halle s. S.

Les noms de héros de drames ou de romans qui deviennent noms communs et désignent tout personnage ayant le caractère dépeint par le dramaturge ou le romancier, sont, comme chacun sait, l'un des signes les plus sûrs de la diffusion des œuvres, de la puissance de l'artiste, ou du moins de son succès. Tartuffe et Don Juan, Don Quichote, Lovelace, etc., attestent, dans les dictionnaires, la force créatrice de Molière, de Cervantes, de Richardson, et d'autres. La littérature moderne a enrichi le vocabulaire usuel d'une quantité de types moraux, depuis les rudes figures de Shakespeare jusqu'au fade *céladon* de l'*Astrée*, et depuis le médiéval Patelin et le germanique „espiègle“ jusqu'au Gavroche de nos jours. L'ancienne poésie narrative, en France, a aussi connu cette fortune, et les personnages et les récits de notre moyen âge n'ont pas toujours, comme „Rodomont“ et „la discorde au camp d'Agramant“, attendu les adaptations de l'Arioste et des Italiens pour entrer dans la gloire et dans la popularité. Nous tâcherons un jour de réunir et de grouper les souvenirs littéraires que garde le vocabulaire français; nous nous bornons aujourd'hui, dans ces notes fort incomplètes, à rassembler quelques mots, à proposer quelques explications, à signaler quelques exemples de noms communs dus à la poésie narrative du moyen âge français (épiques et autres). A côté des noms communs, nous aurons parfois aussi à relever des expressions proverbiales, des comparaisons qui sont la première étape de la fiction devenant un terme générique. A défaut du groupement idéologique ou historique qui exigerait un dépouillement plus étendu, nous suivrons ici l'ordre alphabétique¹⁾.

1) Il est à peine besoin de dire de quel précieux secours est, pour des travaux de ce genre, la savante „Table des noms propres compris dans les chansons de geste“ de M. Ernest Langlois (Paris, Bouillon, 1904).

Aiol.

La célébrité de ce personnage épique est attestée dans bien des passages réunis par les éditeurs de la chanson de geste (Anciens textes). L'un de ces témoignages nous montre le passage du nom propre (sous sa forme diminutive) au nom commun; c'était du moins l'avis de Baudouin d'Avesnes. Ce Baudouin d'Avesnes, chroniqueur qui mourut en 1289, dit déjà: „Avisse, la fille du roy Charles le Calve, fut donnée en mariage à Elye, comte du Mans, lequel fut encachiez de France par trayteurs. Et de celuy Elye et Avisse sa femme yssit Aioul leur fils, de quy on a maintes fois chanté; et dient encore plusieurs pour le present, quant il voient quelque personnage de povre et de mechante et petite venue, ainsi comme par mocquerie: *Vela un bel Aioucquet*¹⁾!”

Est-ce le même Aiol qui se retrouve dans l'exclamation railleuse du wallon: *èiou*? Ce n'est pas impossible, et nous verrons que le wallon a gardé plus d'un souvenir épique. Mais nous ne connaissons pas d'intermédiaire attestant l'identité de l'*aioucquet* du XIII^e siècle et de l'*èiou* d'aujourd'hui, qui ont exactement le même emploi.

André?

Baudouin de Sebourg dit à Blanche:

Diroient tost ribaut, ou aucun fel loudier
Que seriez un André que je mainne en gibier.

(Li Romans de B. de S., I, 206; Langlois, s. v., note 1.)

De quel André s'agit-il, et dans quel sens ce nom est-il devenu proverbial?

Arlequin: voir *Hellequin*.

Artu (*attendre* —).

La croyance des Bretons à la réapparition d'Arthur, qui frappait déjà les Français au commencement du XII^e siècle, a donné naissance à l'expression ironique: attendre, chercher Artu. *Arturum expectare* proverbium apud Anglos, etc. (Du Cange s. v.). V. ex. frç. dans Lac. S.-P. La même nuance ironique se trouve dans l'expression: venger Artu, qui apparaît à côté d'une autre plus fréquente: venger Foré (voir ce mot). Le roman courtois et l'épopée animale ont partagé avec l'épopée proprement dite la gloire de fournir des types à la langue usuelle.

Arnaud—Hernaut.

M. Schultz-Gora (ZRPh., t. 18, p. 131) a déjà relevé ce nom parmi d'autres devenus appellatifs, et M. Suchier, dans son édition des „Nar-

1) Aiol, éd. Normand et Raynaud, Anciens textes, 1887, p. XXIV—XXV (passage signalé par M. Longnon).

bonais" (Anciens Textes), t. II, p. LXIII—LXIV, a démontré que la conduite burlesque d'Hernaut le Roux (Arnaut) dans la geste avait probablement fait passer ce nom propre au sens injurieux du nom commun *arnaldus vel ribaldus*. Toute une série de textes du moyen âge donnent un sens méprisant au terme *Arnaldus* ou *filius Arnaldus* (voir Du Cange s. v. *Arnaldus* et *filius Hernaudi*). Comme il arrivera à *Renard*, *arnaud* à même fourni des dérivés: *arnauder*¹⁾ = chercher noise à quelqu'un, maltraiter, c'est-à-dire d'abord: se conduire en Arnaut. „Le passage le plus ancien parmi ceux que cite Du Cange, dit M. Suchier, se trouve dans l'*Histoire de Lodi* d'Ottone Morena, écrite peu après les événements (1159), et réimprimée dans les *Monumenta Germ. hist.*, XVIII, 611: „Erat autem ibi ad illam obsidionem (Cremae) quedam magna societas solummodo *pauperum et egenorum* tunc insimul congregata, qui derisorie filii Arnaldi appellabantur" . . . D'autres textes d'Italie démontrent que ce terme de mépris a été répandu en Italie aussi bien qu'en France; on le rencontre même en Palestine (*Histoire de Jérusalem*, cit. Du Cange, de Jacques de Vitry † 1240)²⁾. M. Suchier considère même comme plausible de rattacher au terme injurieux d'*Arnoldus* l'italien *arlotto*³⁾ et les mots groupés par Diez (et antérieurement par Raynouard) sous cette rubrique.

Déjà le „Dizionario della lingua italiana" de Tommaseo et Bellini donnait *arlotto* comme étant le provençal *arlot*. Au lieu de songer à l'expliquer par Arles⁴⁾, les auteurs auraient pu remarquer que les premiers exemples donnés (notamment celui de L. Pulci) se rapportaient à une époque fort au courant des anciens récits français.

Les exemples provençaux réunis par Raynouard gardent le sens traditionnel (*arlot* truan; — als *arlots* et als putans); et le passage en anc. fr. qu'il cite nous montre que le mot n'était pas encore tellement commun qu'on n'éprouvât plus le besoin de l'expliquer.

Y a-t-il un rapport certain entre *arnaud* et l'a-fr. *arnol*, *ernol*, *elnol* (mari troupé, mari complaisant) et la réputation correspondante de

1) Le Dict. de Lacurne de S.-P. dit du verbe *arnauder* (maltraiter): „Il semble qu'*arnauder* quelqu'un, c'était le maltraiter, en agir avec lui comme un garnement, comme un homme de l'espèce de ceux qu'on désignait par le nom d'*Arnaut*, en latin *Arnaldus* ou *Arnoldus*".

2) H. Suchier, éd. des *Narbonnais*, p. LXI. — Je remercie ici mon excellent maître de ses bonnes indications.

3) Et aussi l'anglais *harlot*, qui vient certainement de l'ancien français.

4) „Forse da Arles, dove il Rodano, stagnando, faceva povera e grossolana la gente. Quindi siccome *Pitocco*, *Tapino* e *Vile* diventarono nomi di spregio, così *Arlotto* valse Materialone di stupida trivialità."

*saint Arnould*¹⁾? La signification prise par l'anglais *harlot* montre que le sens de l'injure *arnaldus sive ribaldus* était susceptible de modification dans cette voie.

C'est bien, au moins, l'*arlotto*²⁾ d'origine provençale qui semble avoir fourni le nom du *pievano Arlotto* (del secolo XV, fatto proverbiale per le sue facezie; è titolo d'un giornale che sbertava certi Arlotti e Arlecchini³⁾, Tommaseo et Bellini) qui existe encore dans diverses expressions données notamment par Rigutini.

Raynouard mentionnait aussi l'ancien catalan *arlotz* et l'ancien espagnol *arlotes*.

Le catalan, en effet, présente l'ancien mot *arlot* (la persona que contracta ó encubrex als que tenen tractes lascius ó il·lícits, ó 'ls admet en sa casa: Labernia, Diccionari de la llengua catalana) et l'ancien mot *arlotz* (bribo, dropo, c.-à-d. vagabundo, home despreciable per son mal comportament y qualitats); ce dernier (*arlot*) a servi aussi à former le dérivé *arloteria*.

Quant au dérivé *arnauder*, Godefroy le donne comme existant toujours en Picardie, et il figure encore en 1855 dans le „Glossaire du centre de la France“ par le comte Jaubert (= chercher noise, chercher dispute, maltraiter); et le „Complément du dictionnaire de l'Académie française“ de L. Barré et Landois (Bruxelles, 1839), interprète le mot *arnauder* par „tourmenter, turlupiner“: ce dernier mot tend à montrer que *arnauder* est sorti de *Arnaud* comme *turlupiner* de *Turlupin*.

Arlot (fripon, coquin), *arnaud* (un débauché, un coquin), *arnauder* (chercher dispute, querelle), sont aussi mentionnés dans le „Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Vannes“ (Bouillon, 1777).

Baligand.

Le nom de ce personnage de *Roland* est resté en wallon⁴⁾ dans le sens de vaurien, vagabond (mot déjà étudié par Stecher, article sur

1) Déjà le Dict. de Lacurne de S.-P. renvoie, pour ce mot, à *Arnaud*, qui était, dit-il, vraisemblablement, à l'origine, le même que *Arnoul* (v. exemples cités ibid.).

2) „Per umiltà fatto nome de battesimo, come *Guittone*, e sim.“, dit le même Diz. s. v. § 2.

3) Sur Arlequin, voir Otto Driesen, *Der Ursprung des Harlekin* (Berlin, Duncker 1904; Forsch. z. n. Litg. v. Muncker, XXV).

4) Dernièrement encore M. Wilmotte (Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, 1905, p. 833 à propos du Projet de dictionnaire wallon) rappelait que „*Baligant* est devenu à Liège une injure banale, un

Baligand, Pacolet, Hœlmette dans le Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne, t. III). Il a formé aussi le verbe dérivé *baligander* (vagabonder, se conduire en vaurien).

Baligand existe encore aujourd'hui comme nom de famille au Quesnoy. Il a même existé dans cet emploi en Allemagne, et M. Suchier l'a relevé à Ratisbonne (der Postdirektor Baligand, dans H. Suchier, Über die Quelle Ulrichs von dem Türlin und die älteste Gestalt der prise d'Oreng, Paderborn 1873, p. 19, note 1).

Il n'est pas impossible non plus qu'il y ait quelque rapport entre le nom du héros épique et ce mot „baligaut“ (= baligant?) (ancien français) que Cotgrave interprète: „an unwelody lubber, great lobcocke, huge luske, mishapen lowt, illfavoured flabergullion“ (Godefroy). Si l'idée de „lourdaud“ n'était, dans ce mot „baligaut“, antérieure à celle de „fanfaron“, il faudrait toutefois songer plutôt à le rapprocher de „baligot“ (frise). Le „baligaut“ (adj. = maussade, impertinent) donné dans Lacurne de Sainte-Palaye d'après le Dictionnaire de Nicot est évidemment le même mot.

Bertaud.

L'étourderie du Bertaud saxon de la légende mérovingienne explique peut-être le sens que le mot *bertaud* a pris en français et en provençal, comme l'a rappelé M. Suchier (ZRPh., XVIII, 1894, p. 189). Déjà M. O. Schultz-Gora, dans son intéressante étude „Zum Übergang von Eigennamen in Appellativa“ (ZRPh. XVIII, p. 136—137) s'est demandé s'il y avait dans le nom de *bertau* (hanneton) etc., le souvenir d'un nom d'homme, et il a relevé les divers exemples provençaux du mot *bertau*, *bertal*. Il a également mentionné l'italien *bertoldo* (imbécile), qui semble aussi indiquer que le mot a été appliqué à un être borné (ou d'abord étourdi) avant de passer à des noms d'animaux (hanneton en prov.; le roi *Berthaud* = le roitelet dans diverses régions de la France). Rolland (Faune populaire de la France II, 289, Suchier l. c.) cite le témoignage de Ménage: „Selon Ménage, on dit proverbialement qu'un homme ou une femme sont résolus comme Berthaud, pour signifier qu'ils sont hardis et entreprenants.“

synonyme de vagabond“. M. W. signale aussi (ibid., p. 834) le wallon *maion* (= jeune fille), qui est *Marion*, devenu nom commun déjà dans Gautier de Coincy, *Le valet qui se maria à Nostre Dame*, v. 190; il renvoie à des cas analogues d'anciens mots français dans la Suisse romande, *Bulletin*, I, 50, 62. M. Oscar Grojean, dans l'article qu'il a consacré au *Dictionnaire de la langue wallonne dans la Belgique artistique et littéraire* (1906) relève également l'emploi des noms épiques de *Basin* et *Baligan* comme injures en patois liégeois.

Eaumontvoir *Hiaumont*.**Ernaut**voir *Arnaud*.**Fauvel (étriller —)**

= Tromper, flatter. Les exemples de ce terme en français (XIV^e—XVI^e siècle), des images l'illustrant, de sa diffusion à l'étranger, ont été étudiés par Gaston Paris, *Le roman de Fauvel* (HLLFr XXXII, 108—116). C'est la popularité de Fauvel qui a inspiré le poème (p. 116); mais cette popularité provient de récits où le cheval ou l'ânesse fauve symbolise la tromperie. L'ancien français a un verbe et un adjectif dérivés de ce nom, *fauveler* et *fauvelin*. Voir ex. des trois mots dans God.

Fierabras.

L'épithète de „Fierabras“, qui a appartenu à plusieurs personnages du moyen âge, est, comme on sait, le nom d'un géant fameux dans un poème qui porte ce titre et dans diverses chansons de geste. Ce nom est devenu synonyme de fanfaron; on a dit: *faire le Fierabras* comme on a dit *faire le Roland*; puis on a employé *fier-a-bras* tout seul.

Forré

(venger Forré, venger la mort de —).

Comme l'ont remarqué les divers éditeurs d'*Aiol*, l'expression *vengier Forré* se dit d'entreprises téméraires et qui ne se réalisent pas. Forré, roi payen de Nobles ou Noples, est tué et reste sans vengeance dans l'épopée carolingienne: cf. Foerster, éd. d'Ivain, p. 284, à propos du vers 597:

Et vos iroiz vangier Forré!

Vengier Artu a parfois, comme on a vu, partagé le malheureux sort de *vengier Forré*.

Cette expression ironique a été souvent relevée (Paulin Paris, *Les romans de la Table Ronde*, t. 2, p. 401; Freymond, *Beiträge*, t. I, p. 40, note; Tobler, *Göttingische Gel. Anz.* 1875, p. 1080 à propos de l'ouvrage de Lecoultré; Paul Meyer, *Notices sur les mss. de Cambridge*, p. 51, note; voir surtout une liste d'exemples *Archiv f. d. St. d. neueren Spr. u. Lit.*, CII, p. 124).

Flamberge.

Floberge, fameuse épée de Galien le Restoré, d'Anténor, de Maugis, de Renaud de Montauban, de Begon (*Garin le Loherain*), de Rigaut (*Mort Garin*), appelée aussi *Froberge*, est devenue nom générique

d'épée et s'emploie encore comme telle dans l'expression *mettre flamberge au vent* (la première syllabe du mot s'étant transformée sous l'influence de *flamber*): v. Dictionnaire général de la langue française, Traité de la form. de la l. fr., § 509, 31, et le mot *flamberge*; cf. Suchier, „Bedeutungswandel“, Grundriss, p. 802 (et sur le phénomène général travaux mentionnés ibid.).

Foubert.

„Sire dus, je ai non Trubert;
Bien vos puis tenir por *fobert*“¹⁾,

dit le coquin Trubert au pauvre duc: et le sort des mots a justifié son insolence; car, tandis que *trubert* a pris le sens qu'on verra plus loin (s. v.), *fobert* = *jobard* dans plusieurs textes réunis par Godefroy; ce mot a même formé le verbe dérivé *foberter*, *fufterter* = tricher (Adam de la Halle, cit. God.). Dans *Berte aus grans piés* d'Adenès (éd. Scheler, 875)

„Fol conseil et *fobert*“

M. Langlois considère ce dernier mot comme nom propre „désignant un homme déloyal“, tandis que Godefroy le range sous la rubrique ordinaire (*fobert* = celui qui se laisse facilement tromper). Le passage du sens de „trompeur“ à „trompé“ pourrait s'expliquer, à la rigueur, par une nuance injurieuse qui se trouve, p. e., dans l'exclamation: „*Au renard*“ (voir *Renard*). Seulement *fobert* a-t-il été nom propre d'un trompeur ou trompé fameux, ou n'est-il qu'un nom commun devenu nom propre?

Galehaut.

Galeotto fu il libro e chi lo scrisse

(Dante, *Inferno*, V, 137)

disait Francesca en racontant sa faute: le nom de Galehaut²⁾ était donc synonyme d'entremetteur d'amour, conformément au rôle que joue ce personnage dans les romans de la Table Ronde. Benvenuto d'Imola dit en effet que cette expression s'employait de son temps: d'où le surnom du „Décameron“: *Principe Galeotto*. Mais cette tradition littéraire n'a pas été assez populaire pour faire vivre ce nom, dans cette acception, dans le vocabulaire italien.

1) Trubert, Altfranzösischer Schelmenroman des Douin de Lavesne, éd. Jakob Ulrich, Ges. f. rom. Lit., t. 4, Dresden 1904, p. 24, vers 827 et 828.

2) *Galeotto* est même mentionné avec Dariolette et Pandarus comme type du passage du nom propre au nom générique dans l'article de M. Suchier „Übergang von Eigennamen in Gattungsnamen“ (Grundriss der rom. Ph. de Gröber, t. I, 2^e éd., p. 833). — Le phénomène général du passage de noms propres au sens de noms communs a été, au surplus, souvent remarqué et étudié (p. e. Gustav Krüger, Eigennamen als Gattungsnamen, Progr. Berlin 1901, 4^o).

Paget Toynbee, dans son étude sur „Dante and the Lancelot romance“, remarque (Dante studies and researches, p. 2, note 2) à propos du fameux vers ainsi traduit:

A pandar was the book and he who wrote it:

„Gallehault (not by any means to be confounded with Galahad) was the knight who acted as intermediary between Lancelot and Guenever, and who, having brought them together, urged the Queen to give Lancelot the kiss which was the beginning of their guilty love. From the part played by Gallehault on this occasion, his name came to be used, like that of „Sir Pandarus of Troy“, as a synonym for a pandar“.

Ce dernier héros, le Pandarus du „Roman de Troie“, popularisé, par la suite, par Boccace (*Filistrato*), Chaucer et Shakespeare (*Troilus et Cressida*), Pandarus a donné son nom à l'entremetteur et existe encore dans l'anglais *pander*, dans son féminin *panderess* et dans ses dérivés *panderage*, *panderism*, *panderous* (*panderly* Shak.).

Si l'on considère l'abondance relative de termes comme *Galeotto*, *Pandarus*, *Dariolette* (la *Dariolette* des romans d'Amadis, Régnier a même le masculin *Dariolet*), si l'on songe que *Richeut*¹⁾ a joni d'une fortune analogue, et que la *Macette* de Régnier a une célébrité presque proverbiale, on verra que l'idée d'entremetteuse est une de celles qui ont le plus exercé la pudeur de la langue et l'appellation métaphorique. Elle a particulièrement provoqué la recherche de ce que M. A. Tobler a défini „verblümter Ausdruck“ (lire la curieuse et savante étude „Verblümter Ausdruck und Wortspiel in altfranzösischer Rede“, A. Tobler, *Vermischte Beiträge zur frz. Gramm.*, II, p. 192 et sv.).

Remarquons d'ailleurs, encore une fois, que la popularité de *Galehaut-Galeotto* paraît confinée dans le cercle des lettrés. C'est ce nom qu'Echegaray a repris, comme titre symbolique, dans sa fameuse pièce *El gran Galeotto*.

Ganelon.

La trahison de *Ganelon*²⁾ est devenue rapidement proverbiale, et ce nom a pris l'acception injurieuse qu'a Judas (voir exemples de Colin

1) Gaston Paris, dans son cours du Collège de France (hiver 1901—1902), disait que le nom de *Richeut* était devenu dès le XIII^e siècle synonyme de courtisane entremetteuse — conformément au rôle de *Richeut* dans le fableau du XII^e siècle — et rapprochait cette héroïne de la longue lignée qui aboutit à la *Nana* de Zola.

2) On a rappelé, dans une polémique récente, le passage de *Petrus de Marca*, *Marca hispanica*, III, 306, rapprochant le sort du nom de *Ganelon-Wenilo* de celui qu'aurait eu *Bera* (Litbl. f. g. u. r. Phil., 1906, col 214, à propos de G. Brückner, *Das Verhältnis des frz. Rolandslieds zur Turpinschen Chronik u. zum Carmen de prodicione Guenonis*, diss. Rostock 1905).

Muset et d'autres dans Lacurne de Sainte-Palaye; v. aussi Du Cange). Tantôt le nom est employé seul dans le sens de traître, tantôt il est renforcé par ce dernier mot: „traistre Ganelon“. Dans ce dernier emploi il existe encore aujourd'hui à Herve (Belgique), me dit M. Georges Doutrepont: *fô Gadêlô* (faux Ganelon) se dit d'un traître, d'un caractère faux.

Ganeloun existe encore en provençal dans le sens de traître. C'est à la Provence aussi qu'on a rattaché (Dictionnaire général) le dérivé français *ganelonnerie*, que Littré expliquait, chez Madame de Sévigné, par le souvenir des anciens récits français. Mme de Sévigné, écrivant le 6 avril 1672 à Mme de Grignan, parle de la *ganelonnerie* de la conduite de l'évêque de Marseille. Le mot est défiguré par le copiste en *galonetonnerie* (éd. Monmerqué, Grands Ecrivains, t. III, p. 12, n. 24), ce qui indique apparemment que le mot n'était guère usuel ni même généralement compréhensible. Le personnage de Ganelon était à coup sûr connu de ceux qui, comme Chapelain et Ménage, lisaient les „vieux romans“. Mistral (Lou Trestor d'ou Felibrige) cite un texte de 1665 (Chans. Auv.)

*Le murtrèi, le filou,
Le traître ganelou*

et Mme de Sévigné a pu trouver à la fois ce nom dans l'usage méridional et dans la tradition érudite

Y a-t-il quelque rapport entre Ganelon et l'italien *ganellino* (avec étrange de suffixes)? Ce ne serait pas impossible, les jeux de cartes gardant parfois des traces d'anciens récits populaires (ainsi le nom d'Ogier, conservé dans un nom de carte et dans des rondes d'enfants).

Girbert.

Ce personnage a été bien près de devenir le type de l'impie, et s'il n'y a pas réussi c'est peut-être en partie à cause de la rareté de ce type¹⁾ dans la littérature du moyen âge. Dans Gaydon (vers 812 et suiv.), Riolt crie à Gaydon:

*Veuls tu sambler un Girbert qui ja fu,
Qui guerroya contre le roi Jhesu?
Et nostre Sires, par la soie vertu,
Le fist mucier dedens le crues d'un fust.
Vois tu ces terres et ces haus mons agus?
Tant i a trës et pavillons tendus,
Plus que Girbers pot guerroyer Jhesu
N'auroyes tu contre Karlon vertu.*

1) Le type de l'impie proprement dit, au sens moderne, évidemment: car rien n'est plus abondant au moyen âge que le „païen“.

Puni directement par le ciel, comme plus tard Don Juan, Girbert, apparemment célébré dans quelque poème perdu, est cité comme type de l'impie dans *Le Chevalier au Cygne* (éd. Hippeau, p. 136):

*Onques li rois Gierbiers c'on tint pour desréé
Ne guerroia tant Deu, ne sa crestienté,
Com ja ferai mais bien en trestot mon aé!*

Cet impie Girbert a été étudié par Pio Rajna, *Le origini dell'epopea francese*, p. 172.

Godiche?

Ce mot serait-il le nom de l'émir Gaudise de *Huon de Bordeaux*? On a remarqué déjà que ce personnage était resté célèbre dans la langue des bateleurs. Mais ce rapprochement de Gaudise et *godiche* (avec échange de suffixe) n'a pas paru concluant à M. Voretzsch dans le compte rendu qu'il a fait de ma *Légende d'Obéron*, Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, 1904. Le rôle de Gaudise¹⁾ et le sens de *godiche* se concilient suffisamment. Quant à l'explication que donnent Littré et le Dictionnaire général de la langue française (dérivé de *Godon*, forme hypocoristique de *Claude*), elle rattache, en dernier lieu, le mot au Claude historique. — Peut-être est-ce le même radical que *godiche* que contient *godenot* („figurine qu'escamotent les joueurs de gobelets“ et ensuite „vilain petit homme“).

On rencontre au XVI^e siècle la forme en -on: *Mitistoire barragouyne de Fanfreluche* et Gaudichon trouvée depuis *n'aguere d'une exemplaire écrite à la main* (de Guillaume des Autelz), Lyon 1574.

Hiaumont.

Type du Sarazin brave (v. Langlois, o. c.).

Hernaut: voir *Arnaud*.

Hellequin.

Ce diable des légendes du moyen âge et sa „maisnie“ sont devenus assez célèbres pour fournir un nom commun: et aujourd'hui encore on trouve en Champagne l'expression *arlequins* dans le sens de feux follets (Otto Driesen, *Der Ursprung der Harlekin*, p. 33). Le personnage

1) Gaudise est resté populaire par les livres de la Bibliothèque bleue; et aujourd'hui encore il est question de lui dans les théâtres de marionnettes de Liège qui jouent *Huon de Bordeaux*. Cette dernière épopée a joui pendant des siècles d'une immense popularité, attestée par exemple par Montaigne; dans la seconde moitié du XVI^e siècle les Confrères de la Passion la jouent encore à l'Hôtel de Bourgogne, Molière même l'a jouée; et on la retrouve jusqu'en Bretagne (Anatole Le Braz, *Le théâtre celtique*).

en question devait devenir plus célèbre sous la forme moderne, italianisée, d'arlequin (voir son histoire dans l'ouvrage de Driesen).

Isengrin.

La première mention de ce personnage de l'épopée animale est, comme on sait, l'emploi du nom Isengrin comme injure¹⁾: „Solebat autem episcopus eum *Isengrinum* irridendo vocare, propter lupinam scilicet speciem; sic enim aliqui solent appellare lupos. Ait ergo scelestus ad praesulem: Hiccine est dominus *Isengrinus* repositus?“ (Guibert de Nogent, *De vita sua*, l. III, c. VIII, à propos des troubles de Laon en 1112.)

Le mot s'est conservé jusqu'aujourd'hui en flamand dans l'adjectif *ijzegrimmig* (maussade, bourru), si tant est que ce terme d'„lsegrim“, qui existe aussi dans la région rhénane, ne soit pas antérieur au type épique.

Olibrius.

La légende de sainte Marguerite et d'autres récits ont fait passer le nom de cet empereur d'Occident au sens que l'on connaît.

Renard.

Le héros en chef de l'épopée animale a atteint le comble de la popularité, et son nom est l'exemple classique du succès que peut avoir un nom propre devenant nom commun. Comme Aiol et Isengrin, il a fourni une allocution injurieuse: *Au renart* = cri qu'on adresse à un homme qui a été trompé (Godefroy): „Il se mist à crier contre ceux qui avoient accordé la treufve; dit que c'estoient des sots et des badins, et que desja on attiltroit les petits enfans pour crier apres eux *au regnard*“ (L'Estoile, Mém., 2^e p., p. 168). — Des siècles avant ce témoignage, renard était devenu synonyme de: rusé, et il avait même fourni des dérivés comme *renarder* (user de finesse), *renardet* (ruse de renard), *renardie* (ruse de renard, tromperie) et *renarderie* (ruse de renard), *faire la renardière* (refuser d'aller se battre). Enfin plus triomphant que Baudet, Renard a complètement supplanté le mot générique (*goupil*).

Richeut.

Voir *Galehaut*.

L'héroïne du plus ancien fableau conservé (voir J. Bédier, *Les fabliaux*, chap. X, 1) a été célèbre au point de devenir, semble-t-il, le

1) Cf. entre autres G. Paris, *La litt. fr. au m. a.*, § 82: „plus loin, il semble bien que le nom de Renoul soit employé comme le fut plus tard celui de Renard“.

sujet de tout un petit cycle. M. Bédier (o. l., p. 266, n. 1) a groupé des allusions et passages où le nom devient un nom générique. On lit dans le *Tristan* de Thomas (v. 1321 et sv., éd. Bédier, A. T., t. I, p. 346; cf. II, p. 45):

Or me dites, reïne Ysolt,
Des quant avez esté *Richolt*?
U apreïstes sun mester
De malveis hume si preiser
E d'une caitive traïr?

Une variante du ms. D d'*Auberée* montre même *Richiaus* devenu absolument nom commun, et M. Ebeling, dans son édition *Auberee*, *Altfranzösisches Fabel* (Halle, 1895, p. 86—87, rem. au v. 191) a groupé et discuté divers autres exemples.

Rigomer.

Est-ce ce personnage et les longs récits sur son compte qui ont donné le mot wallon *rigomè* (= récit embrouillé)?

Roland.

Le héros par excellence de l'épopée française et sa bravoure ne pouvaient manquer de fournir des expressions proverbiales¹⁾. Outre des mots comme celui qu'on attribue à Jean II („il n'y a plus de Roland“), et qui est aussi bien dans Rutebeuf²⁾ — il n'y a là qu'une métaphore —, on trouve *Rollant* (pluriel) au sens de „braves“ (exemple relevé par M. Langlois), et Cotgrave donne l'expression: *faire le Roland* = faire le brave (v. Lacurne de Sainte-Palaye).

Trubert.

Le nom de *trubert* est, en ancien français, synonyme de débauché³⁾, et ce sens répond parfaitement au rôle de Trubert dans l'ouvrage de Douin de Lavesne. Ce Trubert qui a cent mauvais tours doit avoir été

1) De même certains épisodes de sa légende, et notamment sa mort, attribuée dans certaines versions à la soif: „la mort Roland“ présente encore ce sens dans Rabelais, éd. Marty-Laveaux, I, p. 243; Cotgrave donne aussi „la m. R.“ dans le sens de „grande soif“.

2) Qui dit des chevaliers:

Je n'i voi Rollant n'Olivier.

C'est la même popularité littéraire qu'ont, dans Rutebeuf, Roland et Olivier, Eaumont et Agolant, comme on l'a déjà remarqué (v. G. Lanson, *Histoire de la littérature française*, 8^e éd., p. 110, n. 1).

3) „Trubert, débauché, perturbateur“, dit encore le „*Complément du dictionnaire de l'Académie française*“ de L. Barré et Landois (Bruxelles, 1839).

célèbre à ce titre, et être devenu une espèce d'Ulespiègle français, car beaucoup plus tard Eustache Deschamps, dans la „Farce de M^e Trubert et d'Astrongnart“¹⁾, appelle Maistre Trubert un avocat retors (dont l'histoire est à peu près celle du futur Patelin); Maître Trubert est un Ardenais de Saint-Hubert; le père du héros de Douin était d'origine brabançonne, de sorte que la patrie de Trubert paraît être le Nord-Est.

Si *trubert* ne contient pas le radical²⁾ de *truand*, et si on le considère comme un nom entièrement germanique, il faut bien admettre que le sens péjoratif qu'il a revêtu lui vient d'un triste héros de ce nom: car le germanique *Trudbert*, *Thrutbert* etc. (voir Foerstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, I, 2^e éd. 1900, col. 424) ne contient aucun élément injurieux, comme ce pourrait être le cas pour *fobert*.

* * *

S'il est permis de tirer une conclusion de quelques notes fragmentaires, on remarquera que ces noms propres devenus proverbiaux attestent pour l'ancienne poésie narrative française (épopées, romans et fableaux) une diffusion au moins comparable à celle de la littérature moderne: et c'était là, à coup sûr, un fait hors de doute. On remarquera aussi que les traces de cette diffusion sont plus dans les patois, dans le langage et les jeux populaires ou enfantins, que dans le style des lettrés. Enfin on voit que les termes typiques sont généralement injurieux et péjoratifs, et cela n'a rien de surprenant³⁾; la variété des vices est infiniment plus grande que celle des vertus dans les créations littéraires, et la langue retient plus souvent la flétrissure que l'apothéose.

1) Oeuvres d'Eustache Deschamps (Société des Anciens Textes), VII, 162.

2) Peut-être celtique.

3) Voir, en tête du Dict. gén., le Traité, § 36, p. 38.

